



L'ÉTERNITÉ

Par Claude JEANBLANC

Elle est retrouvée !
Qui ça ? L'éternité

Arthur Rimbaud

Chapitre 1

Sans vouloir généraliser, je dirai que dans ce métier les jeunes célibataires ont des comportements prévisibles. Quand ils rentrent de leurs premiers contrats, ils mettent leur argent dans une voiture de sport et ils essaient de faire en sorte que leurs vacances, ou plutôt leurs *récupérations* (days off), soient comme ils les avaient rêvées durant les longs mois d'expatriation où leur seule distraction est le courrier. Il faut dire que, le plus souvent, ils reviennent de pays chauds, difficiles, désertiques où ils vivent dans des camps et où les femmes sont inaccessibles.

Cette fois, cependant, je ne voulus pas suivre la norme. Peut-être parce que mes vacances tombaient entre chien et loup (octobre - novembre) ; peut-être parce que je commençais à m'interroger sur cette existence en pointillés. Je ne sais plus qui a dit qu'un voyageur solitaire est un diable. L'approche de la trentaine, la proximité du nouveau siècle m'amenaient, naturellement, à me demander comment j'en voulais aborder le versant. Je décidai de retourner entre les lacs et les forêts de mes vacances scolaires.

Au fond de mes sables, l'odeur des pins et des montagnes rondes, allongées dans leurs reflets noirs sur l'écaille des lacs, m'assaillait, parfois, aussi violemment que le parfum d'une bouteille qu'on débouche. La lourde maison de ma grand-mère, la tour en ruine sur le mont, l'ennui vainqueur du bourg, sorti comme d'une dictée de certificat d'étude, avec son monument aux morts (poilu et coq), son église (cadran solaire) et sa fontaine (petit Bacchus en fonte), les souvenirs se précipitaient. Les visages amis se recomposaient doucement. Depuis le temps des genoux couronnés, des galoches, des cache-nez et des cartables trop lourds, jusqu'aux premières barbes, aux dissertations dans la nuit, sur le chemin de la tour dans la forêt au sommet du mont. On ne voyait que les lucioles rouges de nos cigarettes, ensemençant d'étincelles, les aphorismes de plomb que notre ignorance et notre belle intégrité laissaient tomber pendant que nous reconstruisions le monde. Puis nous découvrîmes que les sœurs étaient aussi intéressantes que la conversation des frères. La bande devint procession. L'armée puis le premier travail achevèrent de nous disperser. Ma grand-mère mourut, la maison fut vendue. J'oubliai les lacs.

Chapitre 2

Cela me fit du bien de marcher dans le cimetière. J'avais fait six cents kilomètres presque d'une traite et vers la fin la route est difficile. Tout était propre et rangé, comme les salles à manger par ici, où l'on n'entre qu'aux grandes occasions et qu'on entrevoit, chargées de pénombre et de faïences. Il avait plu un peu et les dalles luisaient doucement. La terre moite des allées répercutait les odeurs comme des sons.

Je racontai à la vieille dame, ce que j'étais devenu. Cela ne me prit guère. Et ce que je cherchais. Cela fut plus difficile. Puis j'évoquai la lourde maison, le jardin, les lessives fumantes et l'autoclave, quand vers septembre, elle était prise de sa grande frénésie des conserves. Il y avait de l'attendrissement dans ce monologue, mais en vacances, ce n'est pas dangereux. Je devais bien ces deux petites heures à la vieille dame. Elle qui se plaignait de me voir disparaître la journée entière pour ne réapparaître qu'au dîner. Elle, qui m'accusait, dans ma hâte à rejoindre la bande des vacances, de n'être descendu qu'à l'hôtel.

Une ou deux fois, je fus tiré de ma rêverie par une rumeur sourde, comme un groupe de moteurs qui accélèrent et se raidissent sur un régime plus dur. Je pensai vaguement qu'on avait dû ouvrir une scierie, ou quelque chose comme cela. Encore que cela m'étonnât dans cette région où tout se feutrait.

Je revins doucement à la réalité. Maintenant, il faisait presque nuit et le cimetière découpait ses chapelles, ses stèles et ses croix dans l'ultime clarté, encore piégée dans la vallée. Cela n'avait rien de tragique. J'avais l'impression d'être une ombre chinoise sur un toit, entouré d'une découpe de cheminées et de paratonnerres. Je refermai la grille derrière moi et je restai un moment à regarder le village en contrebas, sombre, tassé sur lui-même, avec ses lumières filtrant derrière des rideaux jaloux, immuable, à part quelques récentes antennes paraboliques. Les maisons semblaient chaudes, protégées. Comme définitivement appareillées et déjà décollées du quai pour la navigation sans escale de la nuit.

Là-dessus, le vent se leva, faisant craquer la forêt à pleine maturité. J'eus très froid soudain. Je lançai le moteur et me laissai descendre vers le bourg.

Je ne sais quel instinct me fit presque arrêter au croisement, là où la route du cimetière rejoint la départementale. J'évitai de justesse le convoi fonçant dans la nuit, balayé par mes phares et aussitôt disparu. La surprise étouffa la colère ou la peur. *Quand même, ces deux remorques entrevues et chargées de tiges de forage. On faisait donc aussi des trous au vieux pays?* Je me remis en route et comme j'atteignais les premières vitrines du bourg, je réalisai que le convoi avait roulé sans aucun bruit, seulement une haleine, un courant d'air membraneux. Machinalement, je déglutis pour rééquilibrer la pression derrière mes tympans.

Je me secouai, et avec l'abondance des lumières et l'agencement des formes familières, qui partout, autour de moi, s'étiraient et s'imbriquaient, je refis surface. Comme si mes oreilles se débouchaient après une longue plongée ou après un bâillement. J'admis que la rêverie sur les tombes avait dû émuesser mes perceptions, étouffant les moteurs des tracteurs et le brinquebatement des semi-remorques.

Chapitre 3

Nous avons deux cafés. Ils sont mitoyens mais ils ne se concurrencent pas. Le *Commerce* prend les vieux, le *Globe* les jeunes. Ce qui est triste et amusant, c'est quand le moment vient pour les clients de choisir.

- Vous êtes des nôtres maintenant! disent ceux du *Commerce*, en se serrant sur les banquettes.

Et cela fait un hochement de mentons, qui ondule le long des tables, jusqu'aux cerfs et aux sangliers dont les têtes naturalisées émergent de l'ombre, au-dessus du comptoir. Au *Globe*, les solives sont les mêmes, mais il y a un juke-box, deux billards électriques et un *baby-foot*. Le grelot tinta quand j'en poussai la porte. Rien n'y avait changé. Germain (fils) au bar me reconnut tout de suite et la ronde des :

- Ça, alors,

des :

- T'v'là bien

et des :

- Venez donc voir qui nous est de revue, commença dans le heurt des chopes.

Machinalement, je passai le doigt sur les chiens, taillés en ronde bosse dans le bois de la vieille caisse enregistreuse. Une serveuse luttait avec les manettes du percolateur dont les jets de vapeur, en s'élevant vers les étagères, y embuaient de vieux trophées sportifs ; tout un Panthéon de bronze et de fer blanc, mêlé aux bouteilles d'alcool et aux tonnelets de liqueur.

De l'arrière salle monta la voix familière :

- Amène-le donc par-là, et la bouteille !...

Et la boucle se renouait. La table des veillées d'autrefois dont le tapis de cartes répondait au vert du billard abandonné à cette heure. La lampe juste pour voir. Morvan, sa sœur Hélène et l'Abbé Mouroux. Les verres parmi les jetons polis comme des runes et les cendriers. L'ardoise et la craie. Le jeu de tarots, en débandade après la partie. Les rois, les reines, les valets et les cavaliers du temps jadis côtoyant les enfants en col marin et les personnages en voilettes et melons, qui s'ébattaient sur les atouts avec leurs gros chiffres de jeu de loto.

Nous avons beaucoup partagé avec Morvan, depuis les billes jusqu'à Saint-Ex. Je devais même marier sa sœur. Cinq avaient passé. Morvan préparait une thèse sur la *Guerre de Dix ans* et je revenais des sables. Mais le temps était aboli. Il ne restait que la lampe pour nieller les frisons sur la nuque d'Hélène et les brins de tabac dans la pipe de l'abbé, plantée entre son béret et son cache-nez.

Germain amena la mirabelle, que le prêtre fait venir de sa vallée et laisse au *Globe* pour enrayer toute tentation. A noter que sexagénaire, la question ne se pose pas de son déménagement au *Commerce*.

Je passe sur les politesses et les retrouvailles, cela nous appartient. L'abbé se renversa dans sa chaise :

- Alors, on revient au vieux pays ?
- Oui, je me demandais comment vous vous prépariez pour le prochain millénaire dans la France profonde.

Les conversations s'arrêtèrent net. Toutes les têtes se tournèrent vers moi. Venant à mon secours, l'abbé enchaîna :

- Et, qu'est-ce que tu fais donc de beau, notre *below*? (C'est un mot d'ici, pour ceux qui ont mauvaise vue et j'ai toujours porté des lunettes).
- Eh ! bien, je travaille dans le pétrole, dis-je m'appêtant à subir les innombrables questions de ceux qui depuis *l'Atlantide*, *l'Escadron blanc* ou *la Bandera* croient qu'il suffit d'être dans un désert pour vivre des aventures.

Cette fois la réaction fut bien différente. Mariette, la serveuse, qui, curieuse, s'affairait autour de nous, se signa et le même silence figea toutes les tables. Morvan étala ses mains bien à plat sur la table. Hélène s'absorba à défroisser d'invisibles plis sur sa jupe et Germain parut s'affaïsser comme un vieux qui s'endort après le repas.

Chapitre 4

- Bin, oui, dis-je à la fin, d'ailleurs, je ne savais pas que vous aviez un forage par ici. J'ai croisé un convoi de tiges juste à la sortie du bourg. Qui donc peut bien avoir un permis par ici ? Ils avaient l'air de se diriger vers la forêt. Vous les avez laissés élargir les chemins pour amener l'appareil ? C'est quand même marrant un trou dans la vieille montagne! Profond ? Vous ne savez pas?
- Profond ! l'abbé haussa les épaules, secoua rageusement sa pipe dans le cendrier, puis entreprit de la nettoyer avec des gestes énervants de lenteur et qu'on ne pouvait s'empêcher de suivre dans le silence établi.

Enfin quand il eut fini, et accompagnant ses mots, de petits coups de cure-pipe contre son verre :

- Il n'y a pas de forage par ici! Pas de permis, pas de convoi de ... tiges, comme tu dis. Mets toi bien ça dans la tête. Et vous autres, tous, aussi bien ! Il n'y a que des imbéciles qui ont peur quand ils voient minuit à leur porte !

Les murmures se déclenchèrent enveloppant les têtes qui balançaient, les doigts qui disaient *oui*, les épaules qui haussaient *non*. La controverse s'étouffa quand la serveuse, les mains dans sa poche de tablier, demanda d'un jet, comme une question qu'on a cent fois répétée et dont enfin on se libère :

- Dites, Monsieur, est-ce que c'est dur ?
- Dur ?

Elle se troubla, éperdue de s'être mise en avant, cherchant de l'aide autour d'elle. Mais tous me fixaient, suspendus à la même interrogation. La serveuse voulait une réponse, elle rassembla son courage :

- Oui, vous savez ... quand ... quand ils mettent les grosses clés et qu'ils vissent et qu'ils vissent... Ca descend dans le trou et il faut recommencer... Et encore... Et l'autre, là-haut, qui range les tuyaux qui montent à toute vitesse... Et toujours pousser, et tirer, et serrer, et porter... Et les chaînes qui claquent, comme sur une mauvaise toupie... Et nettoyer toute cette boue... Toute la vie, faire ça... Toute la ...

Elle resta, tétanisée, la bouche ouverte sur le mot *vie*. Comme si, soudain, avec l'insuffisance du vocabulaire, une révélation descendait sur elle.

Dès ce moment, j'aurais du tout comprendre, mais cette manière imprévue de décrire les travaux de forage me prit de court. Avait-elle vu quelque reportage à la télévision ?

- Dur ? Pourquoi dur ? Dur, pas plus que les champs !

Je n'étais pas bien fier de ma réponse. Mais en un instant, tout c'était distordu, dans l'angoisse tangible de la question, la fixité des regards. Je m'enferrai.

- Et puis, c'est un travail d'équipe. Ce ne sont pas les mêmes toute la journée. Ils changent trois fois par jour. A terre, il y a une relève toutes les huit heures, en mer toutes les douze heures.
- Trois fois par jour !...

Une espèce d'horreur muette se peignit sur son visage, comme si elle mesurait un abîme inattendu. La même révélation devait descendre sur les autres, car de courtes exclamations, vite

étouffées, s'élevèrent de la salle. Ils se pressèrent autour de moi, les questions réveillant les questions. C'était comme s'ils avaient assisté à quelque incompréhensible maléfice et qu'enfin, quelqu'un venu de l'autre côté du rideau, leur expliquât ce qu'ils avaient vu. Et au lieu de les rasséréner, chaque précision semblait leur ouvrir des abîmes nouveaux.

A la fin, l'abbé, exaspéré, balaya la lampe d'un revers de main. Noires et rouges, nos silhouettes dansèrent sur les murs et le plafond. Quand nos ombres eurent repris leur cadre, il se leva, tira la fermeture-éclair de son blouson ; de cette manière définitive que tout le monde connaît ici.

- Cela suffit pour ce soir, dit-il, sans regarder personne. *Lui*, il est fatigué ! Et il en a assez dit pour faire tourner vos têtes vides tout l'hiver. Qui aurait cru que notre *belou* reviendrait si bronzé et si bête ? Toi Morvan, tu vas lui trouver un lit chez toi, je suppose.

Il faisait vraiment froid. Le vent glaçait sur mon front la fine sueur engendrée par l'alcool, la fumée et le cercle des hommes apeurés. Je frissonnai, hébété et mal à l'aise, cillant des yeux dans le néon des vitrines. Mes amis devinèrent mon trouble. Hélène passa son bras sous le mien, son frère me tapa dans le dos. L'abbé était déjà en haut de la côte, découpé sur l'œil jaune de l'horloge de son clocher, en contrebas. Je m'installai dans la nuit.

Chapitre 5

L'abbé se leva pour arrêter le disque : les aboiements entremêlés de cris cessèrent. Peu de gens possèdent une pareille collection d'enregistrements (et d'ouvrages), tous consacrés à la chasse à courre : sonneries, technique, vocabulaire et surtout les espèces de glapissements destinés à encourager et diriger la meute.

Sans doute, le fait de descendre d'une longue lignée de piqueurs et de veneurs l'aidait-il à trouver un plaisir sans mélange dans l'audition de ce qui, pour moi, n'a toujours été que craquements de meubles en folie. Il changea sa pipe de côté ; je me moque un peu, mais souvent je suis venu m'asseoir là, entre les murs passés à la chaux blanche, disparaissant sous les rayonnages où s'entassaient livres (il y aussi tout Balzac, Loti et ainsi qu'un Rimbaud et un Desnos bien écornés), pipes et gibiers empaillés. Un goupil (que nous appelions Biederman, je ne me rappelle plus pourquoi) me fixait de ses éternelles prunelles rouges, celles qui n'ont pas vu le dernier vent et sa dernière course ; l'horloge *mangeait du temps* avec la grande cuiller de son balancier rehaussé de faïence bleue ; fusils et carabines, parfaitement entretenus occupaient tous les murs, soutenus par des chevilles de bois sculptées en forme de pattes de chevreuil. Ça et là des cartouches rouges et vertes qu'il fabriquait dans la petite cuisine, comme des galets sur une commode d'enfant.

J'imaginai les chiens filant sous les fougères dans une écume d'aiguilles de pins, et Biederman, haletant, conduisant son dernier bal. Une légère poussière complétait d'ailleurs l'illusion d'une moiteur éperdue sur la truffe luisant au bout de son museau. La forêt se referma quand l'abbé tapota sa pipe contre le cendrier sculpté dans un obus de la grande guerre puis entreprit de la curer méticuleusement. Ce rituel qui est, on l'a deviné, sa déroboade favorite, lui évitait en outre, de me regarder. Il allongea les jambes :

- Il faut toujours que tu poses des questions.
- Avouez qu'une salle entière qui se tétanise parce que je demande comment vous avez l'intention de passer le prochain millénaire (Bon ! ce n'est pas très original, je le reconnais), puis une serveuse qui tombe du haut mal parce que je lui dis que je travaille dans la recherche pétrolière ...

L'abbé haussa les épaules :

- Mariette n'est plus la même depuis que son fiancé s'est tué dans un accident de moto.

Il ne mordit pas davantage à l'hameçon, soupirant :

- Je ne peux pas t'empêcher d'aller là-haut. Prends quand même Morvan avec toi. Après tout, tu es d'ici, *aussi bien*... J'aimais bien ta grand-mère, encore qu'elle eût trop de caractère pour mon goût. Et, peut-être, est-ce ici que tu t'en retourneras un jour ? Tu sais, au fond, il n'y a rien de si dramatique dans tout cela. Rien à expliquer non plus ! C'est cela que je voudrais que tu comprennes : qu'il n'y a rien d'anormal. Mais ces gens de peu de foi ont peur de la vérité. Et surtout qu'on les oblige à regarder en face des choses qu'ils veulent ignorer jusqu'à la nuit où l'on vient me chercher en vitesse ! Quant aux simples curieux, ils sont les premiers à regretter, si le miroir se laisse traverser, ne serait-ce que le temps d'un mauvais rêve. Ah ! tu es toujours le *belou* d'autrefois ! Non ! Non ! Ne me regarde pas comme ça, je ne suis pas encore gâteux !
- Mais ...

- Non ! Assez, maintenant ! Souviens-toi seulement de tout cela, si tu vas faire ta petite promenade.
- Décidément, je n’y comprends rien, dis-je refusant cette fin de partie. Les réactions de ces gens, hier soir, m’ont vraiment étonné. Jusqu’à Morvan, qui m’expédie ici, quand je lui annonce mon intention d’aller visiter un forage qui soi-disant n’existe pas. Mais je n’ai pas rêvé. J’ai bien vu un convoi de trains de tiges me filer sous le nez. J’ai même failli rentrer dedans ! Et ça ne doit pas se passer bien loin d’ici, parce que lorsque j’étais là-haut – maintenant j’en suis sûr – j’ai entendu le bruit que font les groupes quand il y a la manœuvre. J’ai d’abord pensé que c’était une scierie. Mais non, je ne peux pas me tromper. Je les entends toute la sainte journée ces fichus moteurs. Même dans ma cabine, porte fermée, conditionneur en marche, même dans mon sommeil. Les foreurs, rien qu’à l’oreille, savent ce qui se passe, aussi bien que s’ils étaient sur le plancher, tant chaque fréquence de son est une signature. C’est comme une horloge biologique pour eux.
- Il ne faut pas que tu montes là-haut avec tes “Je suis sûr” et tes bouts de raisonnements d’ingénieur. Ah ! voilà que tu me fais parler comme un rebouteux. D’ailleurs, puisque tu es si malin, si logique, si sûr de la trouver, ta sonde, où sont-ils donc tous tes sondeurs ? Tu étais jeune, mais tu as entendu parler quand nous avions encore de la troupe par ici. Le bourg en était plein. Tu connais le pays comme moi, nous sommes les premiers sur la route à la sortie de la forêt. Et de l’autre côté, je ne vois pas comment ils passeraient l’abrupt des Avelines et ..
- Justement, c’est comme le chien qui n’aboie pas dans Sherlock Holmes. C’est pour cela que je veux aller voir. Et s’il n’y a pas d’autre issue, où serait-il allé mon convoi ?

L’abbé me regarda longuement, puis il se mit à sourire. Un sourire parti du coin des lèvres et qui n’en finissait pas de s’allonger, comme une étoffe douce qui s’imbiberait. Il entreprit d’essuyer le disque avec une peau de chamois avant de le remettre délicatement dans sa pochette :

- Je ne suis qu’une vieille bête. Après tout, si tu *les* as vus, c’est qu’ils t’appartiennent aussi. Quelle histoire, quand même, pour un automne. Mais quelle idée, aussi, de prendre ses vacances à la Toussaint !

Cette fois, l’entretien était terminé. D’ailleurs avec sa belle concision :

- Tu remercieras Héléne pour le gâteau. Je ne te raccompagne pas, tu connais le chemin. Et ferme bien la porte !

J’étais dans le couloir quand sa voix me rattrapa, un peu moqueuse :

- Tu la trouveras ta sonde, va... et autre chose aussi !
- Quoi donc
- L’éternité !

Chapitre 6

Je ne pouvais croire que le chemin s'arrêtait, qu'il n'y avait pas de piste. Morvan me montra son paquet de cigarettes vide et s'adossa contre un tronc d'arbre. C'était comme si le temps de l'enfance était revenu. J'aurai dû lui lancer mon propre paquet, avec le briquet glissé dedans. Mais, je ne fumais plus. Les arbres craquaient, comme une chambre pendant une grippe d'hiver. Un vent glacial fit mousser les aiguilles de pin. Une minuscule grenouille se mit à pulser entre les pierres détrempées par les pluies de la soirée.

- Cette forêt n'a pas changé depuis cinq ans, dis-je. C'est idiot, il faut bien un chemin pour ces remorques. Je les ai encore dans les yeux. Deux gros machins avec des ridelles jaunes. On gèle ici ! Bon, on reprend la voiture et on essaye de l'autre côté.
- De l'autre côté, c'est pareil, dit Morvan avec lassitude.

Je ne discutai pas. Je sentais qu'il disait vrai, qu'il me disait tout ce qu'on pouvait dire et que cela ne servirait à rien de le questionner d'avantage. Je commençais à me demander après quel lièvre, je courrais. Y avait-il même un lièvre ? La lune, comme un hublot de paquebot, dérivait entre les cimes noires des pins. Très loin, on entendait la vague rumeur *sonnaillante* de bêtes qu'on rentre. Des coulées rougeâtres filaient vers la vallée, comme si le couchant, ou le Grand Meaulnes, eut rectifié sur d'immenses épaules, les plis d'un manteau à doublure pourpre.

- Regarde, dit sourdement Morvan.

La camionnette venait droit sur nous. Elle n'allait pas vite. Sans que je puisse me l'expliquer, la peur se noua dans mon ventre. Le véhicule n'en finissait pas d'arriver. On entendait parfaitement les changements de régime du moteur et le passage des vitesses. Ces bruits familiers n'enlevaient rien au fait qu'il roulait *dans* la forêt, *dans* les arbres. Je dis *dans* parce que mon cerveau refusait de penser *à travers* !

Enfin, *ils* passèrent devant nous. Deux hommes dans la cabine et une demi-douzaine à l'arrière. Tous en combinaison bleue, blouson et casque de sécurité. Mornes, muets. L'immense lassitude que j'entrevis sur leurs visages me glaça.

Ma peur se mit comme entre parenthèses. Peut-être parce que ces êtres irréels s'habillaient et se déplaçaient de manière réelle. Ou parce que, lorsque l'esprit ne comprend plus – je veux dire, n'explique plus – après s'être longtemps défendu au bord fuyard de la raison, il bascule dans le non-sens, comme un nageur qui s'abandonne au courant, voulant au moins goûter l'ivresse et la portance du tourbillon qui l'emporte.

Et puis, il y avait Morvan. Immobile contre son arbre, soulagé de pouvoir partager l'inconcevable. Ma voix me surprit, quand je dis, m'accrochant encore à la logique :

- C'était la relève qui descendait !

Il acquiesça du menton. Nous restâmes, un instant, à profils perdus. A la fin, il se décolla de son arbre et se dirigea vers les épais taillis d'où avait surgi l'impossible engin. Je le suivis sans un mot.

Chapitre 7

C'était une belle tour. Racée, mais puissante, aussi. Pour des trous profonds et patients. A ce stade, les mots n'ont plus guère de signification. Ma raison résistait encore : la clairière, qui servait d'emplacement au forage, était une vraie clairière. Elle existait bien. Elle avait été le point de ralliement de nos jeux d'enfants, le rendez-vous de nos adolescences et parfois le reposoir de nos petits désespoirs. L'esprit luttait, essayant futilement de distinguer le tangible de l'impalpable, de faire l'inventaire de tout ce qui aurait été nécessaire pour dresser ce chantier à cet endroit : routes, véhicules, permis, approvisionnements.

Il fallait admettre que dans ce cercle de pins et de granit, il y avait des êtres qui travaillaient et des machines qui tournaient. Ils ne pouvaient être là, et pourtant, il nous était donné de les voir et de les entendre. Par quel prisme, quelle réfraction nous parvenaient ces images ? A quelle cruauté ou à quelle miséricorde les devons-nous ?

“Il n'y a rien de dramatique” avait dit l'abbé. Et au fond, c'était vrai. Les fougères ne se refermaient pas sur nous, la forêt ne se mettait pas en marche. La géométrie simple et prévisible des machines rassurait. On les sentait bien entretenues. Les pompes, les treuils, les générateurs, les bacs à boue, tout était à sa place, rien ne manquait. Un léger brouillard faisait trembler la lueur des projecteurs qui balisaient la nuit. Un vent raboteux passait et repassait dans les cimes comme une lame qu'on aiguise. Morvan remuait près de moi. Apparemment, le spectacle ne l'étonnait plus. L'horreur venait de cette accoutumance, de cette acceptation des images, de la morne certitude d'une impitoyable échéance.

Je ne sais combien de temps nous restâmes là.

On avait l'impression qu'ils étaient sans poids. Et quand ils s'attelaient aux cales et aux clés, la comparaison entre la densité flagrante des matériaux et l'apesanteur des êtres qui les manipulaient, donnait la nausée. Pourtant les gestes et les efforts s'accomplissaient. Les tâches s'exécutaient, alors qu'à chaque instant, on s'attendait à les voir s'affaisser, s'affaler sous l'attraction de terribles fardeaux.

Aux dos de leurs combinaisons, là où d'habitude est cousu le logo de la compagnie, on lisait le nom de notre village. Bientôt je reconnus, beaucoup d'entre eux. Des jeunes, des vieux. Des uns je me souvenais, des autres j'avais entendu parler. Tous étaient définitivement morts. La camionnette de la relève s'arrêtait au cimetière.

Leurs moteurs ne faisaient pas de bruit quand ils traversaient notre monde, venant d'autres impossibles chantiers. Mais j'étais sûr que les hommes (il faut que je les appelle comme cela) au repos ou en attente sous les dalles, entendaient sans cesse, la rumeur de la tour proche. Comme de ma cabine je guettais les changements de rythme de la manœuvre. Ma raison continuer de vouloir expliquer.

Lassitude infinie des visages et des corps. Les gestes et les tâches répétés pour l'éternité. Jusqu'à ce jour, j'avais considéré la manœuvre comme un ballet farouche dont la puissance, la précision, exerçaient sur moi une fascination quasi hypnotique. La navette du moufle filant, vertigineuse dans le raidissement des moteurs, happant la tige vers le haut de la nuit. L'accrocheur, arc-bouté dans la solitude de sa passerelle et qui, par le seul jeu des vitesses et d'une simple corde, commande, avec une dérisoire facilité, à des forces considérables et sans comparaison avec sa propre masse. Le claquement des chaînes. Les cales se refermant avec des claquements de mâchoires. Et tout cela accompagné, en contrepoint, par l'accélération des

groupes et les jaillissements d'air comprimé. Et soudain, ce spectacle de haute volée prenait une toute autre signification. Je me rappelai la serveuse du *Globe* :

- Dites, Monsieur, est-ce que c'est dur ?

Il n'était plus besoin de dessiner, à l'envers de la mort, un fleuve noir et des arcanes sulfureux avec un passeur patibulaire et des cortèges de damnés, flagellés ou torturés. Plus de flammes, ni de supplices parmi les râles, les chairs ouvertes et les naphthes sanglants.

Il suffisait seulement, après le dernier passage, de rouvrir le temps et de l'abolir. Comme si quelque terrible humoriste eut voulu adapter à un niveau industriel, l'artisanat suranné des Danaïdes ou de Sisyphe. C'en était fini des sentiers de braises du curé de Cucugnan et des trois messes basses du Dom Balaguer. Dante, renvoyé au magasin d'accessoires !

Car les morts, arrêtés dans leurs rondes anonymes, ne roulaient plus d'inutiles rochers, ne remplissaient plus d'absurdes tonneaux. Hors du temps, ils accomplissaient des tâches de leur temps.

Imaginer ce trou, foré tige après tige, tubage après tubage, mois après mois, année après année, jusqu'au Mohole et au-delà (si une telle profondeur existait), sous le regard des vivants sur le banc de touche, dans un agencement parfait de convois, de relèves et d'approvisionnements ... c'était bien plus vertigineux que si le trépan eût déchiqueté des chairs.

Est-ce que chaque village avait sa propre sonde, visible seulement des fils, des frères, des épouses, des amis ? Et pourquoi pas, son barrage, son polder, son canal, son usine ? Je ne voyais pas de femmes. Un ordonnateur sexiste leur réservait-il quelques ateliers ou quelques ouvriers spécialisés ? Il n'y avait pas de limite à cette logique. Toutes les variations étaient permises dans ce contrat d'éternité ! Et pour quel maître d'œuvre ! C'était *Metropolis*, revu par *Nosferatu*.

Morvan faisait le gros dos et regardait les siens Je me demandai où serait mon dernier chantier.
Après tout, tu es d'ici ...

Les fougères, autour de nous, tremblaient d'invisibles présences, comme si d'autres spectateurs étaient montés du bourg dans l'espoir de quelque rémission. Novembre dans quelques jours. La Toussaint est-elle le premier mai des morts ? J'imaginai la serveuse aux mains rougies, prostrée dans un affût semblable. Là-bas, le moufle glissait entre les structures. Une nouvelle tige fut fournie. Une main gantée positionna les filetages, lança la chaîne. La tige fut vissée d'une saccade rageuse. La tête de forage fut rebranchée, le tuyau de boue pulsant comme une aorte. Le chef de poste relança la table de rotation, pesa sur le frein. Et déjà sur le *rack* des ombres pitoyables, s'agitant comme des plantes d'aquarium, s'attelaient à une autre longueur, dans le torrent des moteurs.

Chapitre 8

Regagnant mon hôtel, la veille de reprendre mon avion à Roissy, le hasard me fit passer devant la Tour Eiffel. Les essuie-glaces balayaient la pluie tenace qui m'avait accompagné tout le long du retour par l'autoroute de l'Est. Avec la circulation ralentie, j'eus tout le temps de lire les chiffres lumineux qui se découpaient dans la nuit : **J - 55**.

La question du passage d'un millénaire à l'autre me parut vraiment sans importance.

Sommaire

<i>Chapitre 1.....</i>	<i>2</i>
<i>Chapitre 2.....</i>	<i>3</i>
<i>Chapitre 3.....</i>	<i>4</i>
<i>Chapitre 4.....</i>	<i>6</i>
<i>Chapitre 5.....</i>	<i>8</i>
<i>Chapitre 6.....</i>	<i>10</i>
<i>Chapitre 7.....</i>	<i>11</i>
<i>Chapitre 8.....</i>	<i>13</i>
<i>Sommaire.....</i>	<i>14</i>